

Les savoirs pastoraux des Mbororo de l'Adamaoua : évolution et rapports au développement

Jean BOUTRAIS

Le thème des savoirs traditionnels est devenu une problématique essentielle des sciences sociales orientées vers le développement. Ce nouveau champ de recherches s'est imposé récemment pour les sociétés rurales et, en particulier, celles de pasteurs. Pourquoi cette revalorisation de pratiques et de façons de faire longtemps condamnées ou ignorées ?

Les projets de développement élaborés à l'extérieur et plaqués sur des réalités africaines ont particulièrement échoué dans le domaine de l'élevage. Dès lors, des décideurs ont compris qu'il convenait de procéder en sens inverse : non plus transférer *a priori* des techniques modernes mais partir de pratiques existantes, dites « traditionnelles », pour tenter de les transformer en les améliorant.

Cette nouvelle démarche implique qu'un état des lieux soit dressé dans le domaine des savoirs traditionnels. Comment les géographes peuvent-ils participer à cette entreprise ? En montrant la spécificité de savoirs, liés aux particularités de milieux et d'espaces. L'exemple des Mbororo (Peuls pasteurs) de l'Adamaoua illustre cette proposition.

L'économie et la culture des Peuls pasteurs ont déjà fait l'objet de nombreuses publications (Stenning, 1959 ; Dupire, 1962 ; Bonfiglioli, 1988). Ces témoignages concernent essentiellement les Peuls sahéliens. Évoluant dans un milieu de savanes sub-humides, en contact avec des populations et des économies agricoles différentes de la zone sahélienne, les Mbororo de l'Adamaoua ont développé un savoir pastoral original. Leurs centres d'intérêt et leurs choix s'écartent de ceux des Foulbé villageois et citadins, également éleveurs. De plus, l'élevage bovin en Adamaoua a connu récemment diverses transformations. Comment les Mbororo se sont-ils adaptés à ces nouveautés, pour la plupart externes et imposées à la société peule ?

Les Mbororo occupent surtout le sud du plateau de l'Adamaoua, secteurs déjà plus humides et moins élevés que la table de Ngaoundéré (fig. 1). Cela tient à leur histoire. Il y a plus d'un siècle que des Mbororo habitent en Adamaoua puisque les premiers Djafoun s'installèrent dans la région de Tignère vers 1870 (Dognin, 1881). En provenance de l'actuel Nigeria (Kano, Bauchi, Yola), ils ont suivi les conquêtes foubé. Dès leur arrivée en Adamaoua, les Mbororo ont bénéficié de ces conquêtes par l'élargissement des espaces pastoraux mais ils sont également devenus les « otages » de la domination foubé. Les rapports politiques entre Mbororo et Foubé de l'Adamaoua ont toujours été ambigus. A partir d'une alliance initiale, des Mbororo ont revendiqué leur autonomie, une fois la paix assurée à l'époque coloniale. De leur côté, les Foubé ont d'abord admis la présence des Mbororo, en la mettant à profit pour renforcer le contrôle des populations locales. Ensuite, ils ont de plus en plus contesté la coexistence, pour des motifs de compétition pastorale. Finalement, ils ont interdit le bétail mbororo dans la région de Ngaoundéré. Ces relations complexes, de parenté ethnique et d'opposition pastorale, marquent encore les comportements.

Faute de recensement par groupes humains, il est impossible d'avancer un chiffre fiable de population. Une publication récente fait état de 1 800 à 2 000 familles mbororo dans le département de Mbéré, où ils sont les plus nombreux (Douffissa, 1993). Cette fourchette se situe sans doute en dessous de la réalité. Pour l'ensemble de l'Adamaoua, la population mbororo compte probablement entre 20 000 et 30 000 personnes. C'est une minorité (moins de 10 % de la population totale) dans une région elle-même faiblement peuplée. Mais les Mbororo possèderaient presque la moitié du cheptel bovin régional, estimé à 1 500 000 têtes. Ces indications donnent déjà une idée de l'importance de l'activité pastorale pour cette population.

Le savoir pastoral peul en savanes de l'Adamaoua

Minin boo, na'i min hakkila, Dum ngesa amin, « Quant à nous, nous nous occupons des vaches, c'est comme si c'était notre champ ». Cette affirmation, la plupart des Mbororo de l'Adamaoua pourraient la reprendre à leur compte. Je l'ai entendue d'un Djafoun âgé qui m'expliquait pourquoi ses parents avaient migré vers le plateau de l'Adamaoua. Hooseere : « la Montagne » (avec un grand M), c'est-à-dire l'ensemble des hautes terres de l'Adamaoua, jouit d'une réputation flatteuse de bon pays d'élevage auprès des pasteurs au Nord-Cameroun et au Nord-Nigeria. Il y pleut beaucoup, il y a de l'herbe et la garde du bétail n'est pas dif-

ficile parce que les champs sont rares. Les Mbororo étant spécialisés dans l'élevage, c'était logique, concluait mon interlocuteur, qu'ils se dirigent vers la meilleure région dont ils aient entendu parler. D'une façon, par ses qualités pour l'élevage bovin, le plateau de l'Adamaoua a permis à des pasteurs peuls d'accentuer la spécialisation dans leur activité.

Durngol ou *durugo na'i*, c'est, dans un sens restreint, « faire paître les vaches » et « les garder » chaque jour. Mais les Mbororo l'entendent aussi dans un sens plus général, pour signifier « faire de l'élevage, s'occuper du bétail ». *Durngol* désigne alors une activité et des compétences spécifiques. Sur les meilleurs pâturages et à la meilleure saison (en début de saison des pluies), des Mbororo faisaient parfois deux traites par jour, tant les vaches donnaient de lait. Habituellement, ils n'effectuent qu'une traite, avant le départ matinal du troupeau. L'abondance de lait permettait une forte consommation de l'aliment préféré et des ventes qui couvraient les achats de produits vivriers. Cependant, ces moments de prospérité (*hayru*) furent relativement rares en Adamaoua, par suite des contraintes de l'environnement de savanes sub-humides.

La connaissance de la brousse, comme pâturage potentiel (andal ladde)

En Adamaoua, la recherche de pâturages abondants (*dabbitugo geene*) et la connaissance de leur qualité intervient comme en zone sahélienne mais elle importe moins que leur salubrité pour le bétail. Les Mbororo opposent ainsi *pellél jamu* à *pellél nyaw* ou *pellél sofnde* : « endroit à maladies, à fièvre ». Dans ces secteurs, ils disent que les animaux ont de l'herbe mais qu'ils n'en profitent pas : les vaches vèlent mais les veaux crèvent ou les vaches avortent. *Don wadda na'i aybe*, « Ça fait du tort aux vaches ». Entre des pâturages abondants, il s'agit de discerner ceux qui sont salubres pour le bétail.

Des pâturages ne conviennent pas au bétail surtout par suite de la présence de mouches tsé-tsé mais aussi d'autres insectes piqueurs (tiques), de parasites (maladies intestinales) et de germes de maladies (charbon symptomatique). A ces agents pathogènes plus agressifs qu'au Sahel s'ajoutent des plantes toxiques redoutées, par exemple le *mbuku/mbukuuje* (*Spondianthus preussii*), petit arbre de galeries forestières dans la région de Meiganga. Sur tous les secteurs méridionaux de l'Adamaoua, les éleveurs savent qu'il faut écarter le bétail des galeries forestières récemment déboisées, dont la végétation comporte des plantes toxiques. *Naà soynde geene*, « Ce n'est pas le manque d'herbe (qui est le problème principal) ».

Les Mbororo de l'Adamaoua ont appris à connaître et à tirer parti d'un environnement qui comporte plus de menaces insidieuses pour l'élevage qu'au Sahel. D'après la végétation, ils savent déduire les densités d'insectes piqueurs. Malgré cette connaissance empirique du milieu pastoral,

ils ne prennent des décisions qu'avec beaucoup de prudence, surtout lorsqu'il s'agit d'entrer dans un nouveau secteur. Avant de se déplacer, ils envoient des éclaireurs pour se rendre compte de l'état des pâturages et, mieux encore, de celui des animaux déjà sur place. *To Dum Boddum, sey en yahu, en dillu tan*, « Si c'est bon, allons-y, partons tout de suite ». A ces avancées par étapes et tâtonnements successifs, les Mbororo opposent les déboires de quelques nouveaux venus qui ignorent les dangers d'un milieu apparemment favorable. *Pellel kesum, a habda, a andaa*, « c'est un endroit nouveau, tu te démènes, tu ne sais pas (qu'il est mauvais) ». Les Mbororo de l'Adamaoua valorisent un savoir de type écologique. Non dans une perspective d'entretien ou de préservation de ce milieu sur le long terme, mais pour mieux tirer parti de ses ressources, sans que le bétail subisse de dommages.

Les soins aux vaches (kuugal na'i)

Avec la reconnaissance des particularités des savanes pour l'élevage, l'attention au bétail compose un autre volet essentiel du savoir traditionnel des Mbororo. Certes, cet intérêt presque exclusif caractérise également d'autres sociétés pastorales mais, dans ce contexte naturel, il implique de nombreuses compétences. La plus élémentaire et presque quotidienne concerne le détiquage : *tennugo kooti*. C'est ce qui surprend le plus les pasteurs sahéliens en Adamaoua : une véritable prolifération de tiques en début de saison des pluies mais aussi leur présence à longueur d'année. Or, les grosses tiques entraînent des dangers, par elles-mêmes et pour les maladies qu'elles risquent de transmettre. *Kooti kalludi*, « des tiques méchantes », disent les Mbororo. Il convient d'inspecter régulièrement les animaux et de les détiquer dès que ces parasites s'accrochent à la peau ; après quelques jours, il sera impossible de les arracher à la main. Un détiquage manuel efficace et rapide réclame de l'habileté, pour que les animaux ne souffrent pas, et un bon repérage des parties du corps les plus atteintes. Le détiquage implique une inspection régulière des animaux. C'est la tâche habituelle des hommes, les bergers étant largement jugés d'après ce travail. En cas de manque de main-d'œuvre, tous les membres de la famille, enfants et femmes, participent aux séances de détiquage matinal. C'est une lourde corvée mais, en même temps, un véritable entretien des animaux. En étant sans cesse manipulé, le bétail devient familier de ses gens. Les Mbororo qui détiennent la grande race des zébus rouges (*mbororooji*) disent que ces animaux se laissent détiquer facilement, s'ils le sont depuis leur plus jeune âge.

La fourniture de compléments minéraux en sel ou en natron (*womtugo* ou *yomtugo*) est une autre forme d'entretien, cette fois périodique, des animaux. Alors que les troupeaux sahéliens effectuent une seule cure salée

par an, l'apport de sel doit être renouvelé régulièrement en Adamaoua. Les pâturages sont plus déficients en minéraux que ceux du Sahel. Savoir reconnaître, d'après le comportement des animaux, s'ils ont besoin de sel fait partie des compétences pastorales. Les Mbororo emploient un terme spécial (*yomre*) pour désigner l'envie de sel. Les animaux ne broutent plus tranquillement ; ils deviennent nerveux et n'obéissent plus aux ordres.

L'apport de sel ou de natron joue un rôle décisif en saison sèche pour activer la consommation de feuilles d'arbres ou de fourrages secs. Alors qu'au Sahel, les herbes sèches sont encore appréciées par les animaux, ce n'est pas le cas dans les savanes méridionales. De façon apparemment étonnante, l'abreuvement des animaux n'est pas mis en avant parmi les tâches pastorales essentielles. Le contexte de l'élevage se distingue, de ce point de vue, du Sahel. La pluviométrie étant importante, les cours d'eau ne tarissent pas, sauf les plus petits. Chaque matin, les gardiens « poussent » (*yerba*) les animaux vers un point d'abreuvement mais cela n'implique pas un travail d'exhaure, comme en zone sahélienne.

Plus encore que les entretiens de routine, l'attention au bétail en savanes humides porte d'abord sur sa santé : déceler les premiers symptômes d'une maladie, la diagnostiquer et la soigner font partie du métier d'éleveur. Tous les Mbororo sont particulièrement attentifs à l'état des animaux. *Mbororo'en, to nyaw wadi, Dum bana ginaaji wadi*, « Pour les Mbororo, si la maladie se déclare (dans le bétail), c'est comme s'ils devenaient fous ». L'avantage de l'abondance d'herbe en savanes est souvent atténué par la fréquence des maladies du bétail, notamment les fièvres désignées par le terme générique *pi'al* ou *pi'e*. Le plus souvent, il s'agit de trypanosomiase mais pas uniquement. Les Mbororo de l'Adamaoua sont prêts à recourir à tous les traitements, en les employant au besoin en alternance, selon les disponibilités. *Lekki na'i, dum bana nyamndu*, « Les remèdes pour le bétail, c'est aussi important que la nourriture ». Alors que la garde quotidienne est souvent confiée aux jeunes, les adultes interviennent eux-mêmes dans le traitement des animaux. Ils considèrent que cela relève de leur responsabilité.

Cependant, la spécialisation dans les activités d'élevage n'est pas une donnée générale ni intangible. Des Mbororo se livrent également à des travaux agricoles, de génération en génération, notamment parmi les Akou. D'autres admettent que leurs ancêtres ont pratiqué les deux activités, avant de se cantonner dans l'élevage. De même, les Mbororo sont prêts à entreprendre des cultures, s'ils ont subi des pertes graves en bétail. Mais c'est de façon provisoire et dans une optique d'éleveur, pour faciliter la reconstitution du cheptel. Une fois que le troupeau atteint à nouveau une taille suffisante, le Mbororo redevient uniquement pasteur. Plusieurs exemples historiques ont attesté ce recours provisoire à l'agriculture pour relancer l'activité pastorale.

Les Mbororo de l'Adamaoua font souvent l'éloge de l'élevage et de la vie en brousse. L'élevage est leur véritable métier et l'isolement en

brousse permet au bétail de prospérer, en limitant les ventes d'animaux. Ils se disent eux-mêmes *Mbororo ladde*, « Mbororo de brousse » ou, de façon plus percutante, *laddejo tan*, « Quelqu'un de la brousse, tout simplement ». Cette revendication identitaire met fortement en avant leur originalité par rapport aux autres populations rurales qui redoutent justement ce milieu, pour des raisons culturelles.

Les travaux autour du lait (kuugal kosam)

La spécialisation des hommes dans les soins au bétail et l'utilisation pertinente d'un milieu se prolongent par des activités féminines bien déterminées. Les femmes mbororo sont responsables de l'espace domestique du ménage : édification des huttes de paille (*Buteeru*), préparation des repas, soins aux jeunes enfants. Mais elles participent aussi activement à l'économie familiale par le commerce des produits laitiers (*sip-pugo*). Si la traite des vaches (*Birugo*) est parfois dévolue aux hommes, la transformation du lait (beurre, lait caillé), le transport des produits laitiers et la quête d'acheteurs sont des attributions spécifiques aux femmes (Boutrais, 1978).

De même, elles disposent librement des revenus procurés par cette activité. Elles les affectent à des achats personnels, mais elles peuvent également « aider » le mari, en achetant des produits vivriers, voire en lui cédant de l'argent pour se procurer le sel destiné aux vaches. Le financement de toutes les dépenses familiales par l'activité féminine est perçu comme une situation pastorale enviable mais rare. Les hommes apprécient les gains de leurs épouses qui permettent de restreindre les ventes de bétail.

Les hommes sont tenus d'affecter des vaches laitières aux femmes, même si celles-ci ne les traitent pas toutes. Le partage du lait entre la consommation familiale et la vente relève des femmes. Elles contestent parfois les décisions masculines, à propos de vaches laitières ou de l'éloignement du campement par rapport aux lieux de vente du lait.

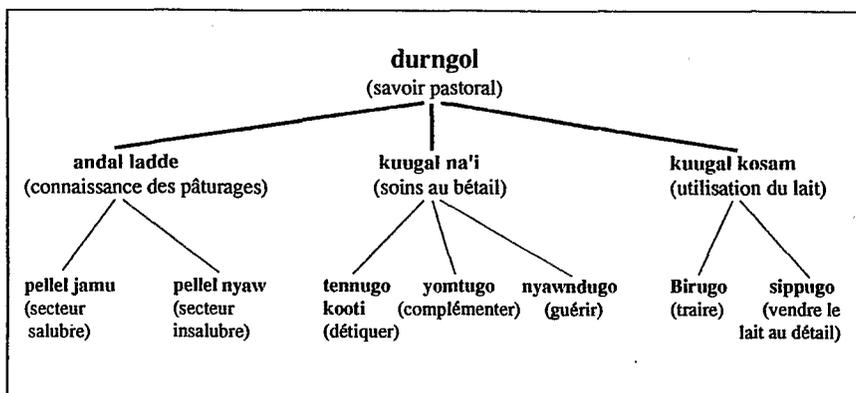
Les femmes mbororo se plaignent de la « souffrance » (*mbidu*) qu'elles endurent, surtout pour porter des Calebasses pleines de lait aux marchés mais elles apprécient l'autonomie que cette activité leur confère. Qu'elles soient l'épouse d'un riche Mbororo ou d'un pauvre, leurs occupations ne se différencient guère, si ce n'est que la première dispose de davantage de vaches laitières, qu'elle vend de grandes quantités de lait et plus longtemps dans l'année.

En contrepartie, accaparées par les tâches autour du lait, les femmes mbororo négligent parfois les tâches ménagères, notamment la cuisine. Plutôt que de passer beaucoup de temps à piler le maïs, elles préfèrent l'acheter sous forme de farine. Quant aux corvées salissantes ou malodo-

rantes, par exemple le rouissage du manioc amer, elles y répugnent. *Be andaa be nyolla mbay*, « Elles ne savent pas faire rouir le manioc », disent leurs maris. Ensuite, ils précisent, *Be mbawataa*, « Elles ne peuvent pas le faire ».

Tableau 1

Modèle du savoir traditionnel des Mbororo de l'Adamaoua



Le savoir féminin dans le domaine du lait complète la spécialisation pastorale des hommes (tableau 1). C'est sur ce point que les Mbororo s'opposent le plus nettement aux Foulbé chez qui les femmes peuvent posséder du bétail mais n'exercent pas vraiment d'activité liée à l'élevage. Le contrôle par les femmes mbororo d'un sous-produit de l'élevage établit une solidarité familiale autour de la même activité. Les femmes sont intéressées par la prospérité du troupeau, même si elles ne possèdent personnellement presque pas d'animaux. Quant aux enfants, ils grandissent dans la familiarité du bétail qu'ils apprennent à connaître dès leur plus jeune âge. Ils acquièrent ce que les Mbororo nomment *dabare amin*, « notre savoir-faire », qui est habileté technique mais aussi manière de vivre. Les anciens valorisent l'attachement et le dévouement, surtout des Mbororo d'autrefois, à l'égard du bétail en utilisant l'expression très forte *endam*, « protection, amour maternel ».

Même chez les Mbororo, l'engagement féminin dans le commerce des produits laitiers n'est pas systématique. Plus fréquent chez les Akou que chez les Djafoun, il caractérise les lignages les plus récemment arrivés sur le plateau. Avec le temps et la prospérité pastorale, les femmes mbororo abandonnent progressivement cette activité. Tout se passe comme si la valorisation du lait caractérisait davantage le pastoralisme sahélien, plus aléatoire qu'en Adamaoua. En fait, le retrait des femmes s'insère dans une évolution globale qui touche également les activités masculines.

Altérations du savoir pastoral mbororo

Tout en conservant une valeur de modèle, la spécialisation pastorale des hommes et des femmes n'est plus partagée par la majorité des Mbororo de l'Adamaoua. Certes, ils accordent encore à l'élevage une priorité mais pondérée par d'autres intérêts. Les Mbororo nomment cette nouvelle façon de vivre *jamanu*. C'est « l'époque, le temps présent », avec tout ce qu'il comporte comme changements par rapport aux temps anciens. Le détachement du pastoralisme « pur » s'inscrit dans trois tendances de fond : la sédentarisation, l'engagement agricole et une plus grande influence de l'islam.

La vie sédentaire (njoonde)

La sédentarisation est une évolution lente et progressive qui introduit rarement une coupure dans la conduite du bétail. Pourtant, en se fixant, une partie de la famille (les *joodiibe*, « ceux qui restent ») n'accompagne plus le bétail dans ses déplacements. Les troupeaux sont confiés à des jeunes plus ou moins livrés à eux-mêmes. Le savoir pastoral ne se transmet plus en permanence, d'une génération à l'autre. La perte de mobilité n'entretient plus la connaissance d'un vaste espace pastoral, le repérage des secteurs salubres et insalubres, savoirs acquis par une longue expérience.

Comme plusieurs membres de la famille ne vivent plus à longueur d'année aux côtés du bétail, les travaux sont tous à la charge des gardiens : fils et bergers salariés. Ceux-ci ne suffisent pas à faire face aux tâches les plus accaparantes, notamment lors des périodes de détiqage intense. Or, les tiques deviennent de plus en plus nombreuses quand les animaux stationnent longtemps aux mêmes endroits. Le mauvais état du bétail suscite alors des contentieux entre les chefs de famille et les jeunes.

Les soins ne soudent plus tous les membres de la famille autour du bétail ; ils sont accomplis à l'écart du centre familial, dans l'isolement. Les jeunes, mal soutenus par l'entourage familial, perdent rapidement courage. Rappels à l'ordre et coups de colère des pères ne s'améliorent guère l'entretien des animaux. Les vaches des Mbororo fixés ou sédentaires ne sont plus des vaches bien tenues : *na'i joggaDi*.

Les contentieux autour du bétail s'aggravent lorsque les jeunes prennent l'initiative de vendre des animaux de manière jugée excessive, surtout au cours de la transhumance. Même si le père a transmis des animaux à ses fils, il n'hésite pas à les confisquer, s'il estime qu'ils ne sont pas gérés de manière convenable. Les disputes autour du troupeau mettent en cause l'unité des familles, en aboutissant souvent au départ des jeunes.

De façon moins spectaculaire, la sédentarisation tend également à marginaliser les femmes mbororo. L'adoption d'un habitat « lourd » fait appel à des artisans villageois qui négocient leurs prestations avec les chefs de familles. Les femmes sont écartées de la conception et de la construction des campements sédentaires. Seules, celles qui participent encore à la transhumance retrouvent périodiquement leur ancien rôle.

Quand de riches Mbororo décident de se faire construire de vraies maisons, avec un toit en tôle, ils se lancent dans une grande entreprise pour laquelle ils ne sont pas préparés. L'habitat en huttes traditionnelles exige peu d'efforts (des hommes) et peut être édifié rapidement. Quant à une maison dite « en semi-dur », c'est toute une affaire qui coûte cher et qui réclame des compétences variées. A tel point qu'un Mbororo distingue deux formes de sédentarisation : s'installer simplement (*gasugo*) et construire (*nyibugo*) une maison. D'après lui, c'est la seconde initiative qui est la plus éprouvante...

Le passage d'une existence mobile à la sédentarité n'est donc pas un simple changement de rapports à l'espace. C'est aussi une période de reconfiguration des rôles au sein des familles. Les implications sociales (distinction plus nette entre riches et pauvres) de cette transition pastorale sont également douloureuses.

L'agriculture (ndemri)

L'engagement agricole des Mbororo va souvent de pair avec leur sédentarisation. Il répond également à des modifications de régime alimentaire et à une diminution de la valeur du bétail par rapport aux produits vivriers, surtout depuis le milieu des années 80. Pour vivre uniquement de l'élevage, il faut disposer d'un cheptel de plus en plus important. L'ouverture d'un champ pour alléger les achats alimentaires tend donc à se généraliser.

Cette innovation implique un véritable apprentissage de nouveaux travaux, dans leur calendrier et leurs techniques. Pour cela, les Mbororo embauchent d'abord des ouvriers agricoles puis ils se mettent eux-mêmes à l'ouvrage. La grande question, c'est de concilier cette nouvelle activité avec les occupations auprès du bétail. Aux confins sahéliens, les travaux agricoles (récoltes) retardent ou freinent le départ en transhumance de saison sèche. En Adamaoua, ils entrent plutôt en concurrence avec les tâches pastorales en début de saison des pluies. C'est la grande période de sarclage du maïs et de détiqage des animaux, entraînant une véritable surcharge en travail des agro-éleveurs. Les membres des grandes familles se répartissent entre le champ et les animaux dont les jeunes ont souvent la charge. Les autres vont et viennent entre les deux occupations mais en les faisant mal, l'une et l'autre.

Malgré ces inconvénients, le travail agricole est entré dans les habitudes. Même pour ceux qui n'ont pas encore ouvert de champ, c'est une éventualité qu'ils n'écartent plus. L'engagement agricole a changé de signification. Autrefois, c'était le signe des éleveurs pauvres et une activité souhaitée comme temporaire par ceux-là mêmes qui s'y adonnaient. Maintenant cette « honte » a disparu. *Ko Mbororo mari na'i, jonta ndikka o remi*, « Même si un Mbororo possède (beaucoup) de vaches, maintenant il vaut mieux qu'il cultive ». L'agriculture devient une activité permanente, à côté de l'élevage. Seules, les femmes mbororo se disent incapables de cultiver ou s'y refusent.

L'islam (Lislaama)

Autrefois, les Peuls nomades se méfiaient des marabouts ambulants qui venaient les visiter en brousse. Seuls les chefs les plus islamisés faisaient appel à leur service (Dupire, 1970 : 447). Aujourd'hui, la sédentarisation des Mbororo accentue leur islamisation qui, tout en étant affirmée par les intéressés, restait souvent superficielle. Les campements permanents deviennent des lieux visités par les *mallum'en* foubé ou haoussa originaires des villes du nord. Des Foubé partent ainsi chaque année en « mission » chez les Mbororo, durant toute la saison des pluies. Les Mbororo sont réputés pour leur grand respect et leur générosité à l'égard des lettrés religieux. Le savoir islamique est censé favoriser la prospérité du bétail, notamment les écrits *mbitiiri* de nature magico-religieuse. Du point de vue social, un enseignement religieux régulier entraîne des modifications dans la situation de deux catégories de personnes : les femmes et les jeunes.

Le commerce féminin de produits laitiers, avec la liberté de déplacement qu'il implique, entre en contradiction avec le modèle de la femme musulmane recluse au foyer. Plus l'islamisation des Mbororo s'accroît, plus les activités féminines autour du lait s'amenuisent. L'arrêt du commerce laitier s'amorce par les familles de chefs et de notables, puis il est adopté comme une nouvelle norme sociale. *Mawbe sippataa kosam, min tokki non non*, « Les "grands" ne vendent pas de lait, nous avons simplement fait comme eux ». Pour la population mbororo sédentaire, le commerce du lait par les femmes devient entaché d'un sentiment de « honte », *sementeende*.

La vente de lait par les femmes est désormais la marque des éleveurs les plus pauvres ou de ceux restés mobiles : transhumants et nomades. Sans ignorer les préceptes islamiques, ces pasteurs sont trop attachés aux revenus procurés par le lait pour abandonner cette activité. Quant à leurs femmes, elles revendiquent une liberté de déplacement et une petite autonomie économique, en disant qu'elles « ne pourraient pas vivre comme les femmes foubé ».

Un essai de conciliation entre règles islamiques et traditions mbororo consiste à pratiquer le commerce laitier par le biais des enfants, envoyés sur les marchés pour le compte des femmes. C'est un peu l'équivalent du « commerce caché » des femmes haoussa dans les villes. Mais cette solution réduit tout de même les quantités de lait commercialisées.

Si l'approfondissement islamique des Mbororo entraîne des conséquences indirectes sur la condition des femmes, il modifie encore plus radicalement la vie des jeunes. Ceux-ci passent désormais par une période d'éducation coranique. Soit elle est assurée au campement par un *mallum* qui se met à la disposition de la famille, soit le jeune est envoyé en pension chez un lettré dans la ville voisine. Une partie de la période de jeunesse se passe en dehors des préoccupations du bétail. Les jeunes s'ouvrent à de nouveaux intérêts et se détachent des valeurs pastorales. Une fois l'apprentissage du Coran achevé et sanctionné par la cérémonie de prière *do'a*, le retour au gardiennage du bétail est difficile. L'éducation coranique concurrence le savoir pastoral et prépare souvent un exode rural des jeunes¹.

L'ampleur des conséquences sociales de l'islamisation des pasteurs n'est peut-être pas un phénomène général en Afrique. Il est sensible en Adamaoua parce qu'il s'agit d'un islam rigoureux sur les questions de modes de vie. Depuis le siècle dernier, les Peuls de la région sont parcourus par des mouvements de réformes religieuses qui s'en prennent aux comportements des « mauvais » croyants.

Ainsi, presque toutes les composantes du savoir pastoral sont touchées par l'évolution de la société mbororo (tableau 2). L'efficacité actuelle dans l'élevage se mesure à la façon dont plusieurs tâches sont l'enjeu de tendances antagonistes. Le métier d'éleveur est fait d'une série de compromis entre des valeurs ancestrales et des aspirations nouvelles.

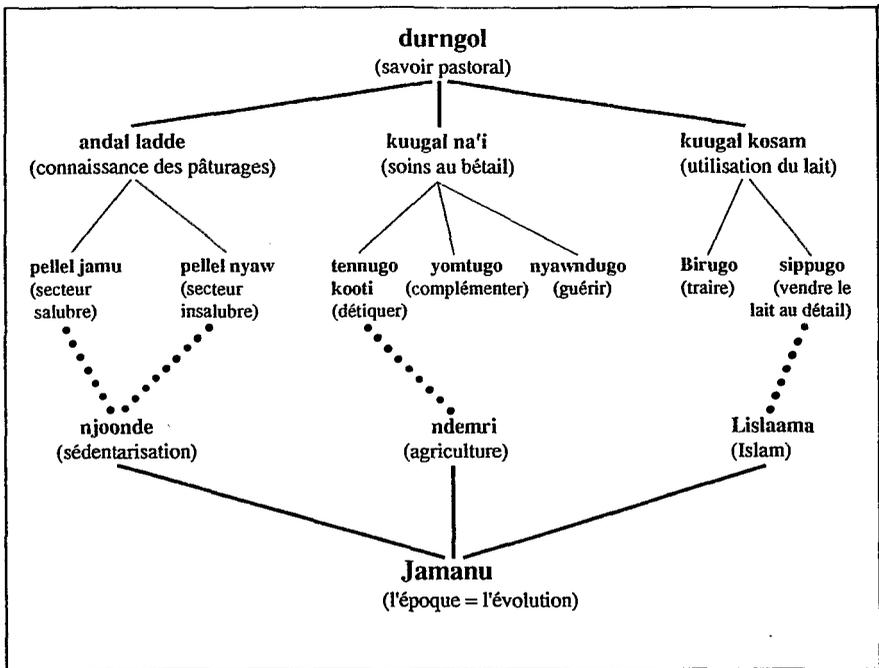
Savoirs pastoraux et développement

Aux tendances qui transforment sur le long terme la société mbororo dans sa spécialisation pastorale s'ajoutent des innovations rapides et récentes, souvent classées comme des formes de développement, bien que

1. La désaffection à l'égard du bétail des jeunes Mbororo qui fréquentent les écoles coraniques n'est pourtant pas inéluctable. En témoigne le comportement d'un enfant hébergé par un citadin de Tibati. Celui-ci a prélevé de son troupeau en brousse un veau malingre pour mieux s'en occuper chez lui en ville. A l'arrivée du veau, l'enfant mbororo a crié de joie et embrassé l'animal, devant les regards étonnés des autres enfants...

Tableau 2

Interférences entre savoirs pastoraux et influences actuelles



leurs effets ne soient pas toujours positifs pour les populations. Lorsqu'apparaissent des élevages complètement différents des pratiques locales, les savoirs traditionnels sont ignorés ou même contestés. Cependant, les Mbororo n'entretiennent pas seulement des relations d'opposition avec le modernisme. Ils sont prêts à acquérir de nouvelles compétences si celles-ci servent leur projet pastoral ; c'est le cas des traitements vétérinaires.

Les bergers dans les grands ranchs (kuugal na'i nder kowaagol)

Les « plans viande », suivis par les « projets d'élevage » adoptés par le Cameroun, depuis le milieu des années 70, se sont traduits par la création d'un élevage moderne en Adamaoua. Autrefois, ce secteur était réduit à quelques entreprises françaises autour de la Compagnie pastorale. A présent, il comporte un élevage semi-étatique (la SODEPA – Société pour le développement des productions animales – au ranch du Faro) et plusieurs élevages privés dont le plus important est celui d'AMAQ – Alhaji Mohammadou Abbo Oumarou – près de la Vina. Ces entreprises se caractérisent par de grands effectifs de cheptel (de plusieurs centaines à plusieurs milliers de têtes) et par des besoins importants en main-d'œuvre, les

pâturages n'étant pas suffisamment aménagés pour que le bétail évolue sans garde (Boutrais, 1983).

La majorité des Mbororo restent étrangers à cette nouvelle forme d'élevage. Aucun n'a bénéficié d'un prêt bancaire pour constituer de ranch privé, lorsque l'ex-FONADER (Fonds national pour le développement rural) accordait des crédits en Adamaoua. Au contraire, pour eux, le lancement de ces nouveaux élevages s'est souvent traduit par des pertes en pâturages (région de Meiganga). Cependant, le recrutement de nombreux bergers par les grands élevages peut offrir du travail à des Mbororo sans bétail. Dans quelle mesure y répondent-ils et accèdent-ils à une nouvelle forme de savoir ?

Deux enquêtes dans les plus grands ranchs de l'Adamaoua en 1988 ont fourni des indications sur l'identité des bergers salariés (tableau 3).

Tableau 3

Engagement des Mbororo comme bergers dans deux grands ranchs

	ranch SODEPA du Faro	ranch AMAO de la Vina
nombre de bergers enquêtés	87	90
nombre de bergers mbororo	21	20
nombre de bergers mbororo de l'Adamaoua	11	0

Les Mbororo sont peu nombreux parmi le personnel de ces grands élevages. Ce constat est étonnant car leur compétence pastorale devrait se traduire par un recrutement majoritaire. En fait, la conduite du bétail dans les ranchs diffère de l'élevage traditionnel et ne requiert pas de qualification particulière. Le détiqage s'effectue par le passage régulier des animaux au bain ou sous la douche. Théoriquement, les troupeaux ne sortent pas des limites clôturées des ranchs. Les Mbororo disent que le travail en ranch est « très facile ». Inversement, il faut compter chaque matin les animaux de troupeaux qui peuvent dépasser 100 têtes, c'est-à-dire beaucoup plus qu'en élevage traditionnel. C'est un travail fastidieux de contrôle...

Les bergers dans les ranchs sont soumis à l'autorité de chefs bergers, eux-mêmes encadrés par des infirmiers vétérinaires. Situés au bas de la

hiérarchie du personnel, les gardiens ne disposent d'aucune latitude dans le choix des pâturages et la gestion du troupeau. Les Mbororo répugnent à ce genre de travail salarié, sans autonomie. Les bergers mbororo dans les grands ranchs de l'Adamaoua sont surtout originaires du Nigeria et même du Niger. Ce sont des jeunes sans bétail, ruinés par les difficultés actuelles de l'élevage en zones semi-arides. Le ranch du Faro commence seulement à attirer des jeunes Akou des environs (Tignère et Tibati). Il est vrai que, par honte, les Mbororo sans bétail évitent souvent de s'engager comme bergers près de leur région d'attache (Dupire, 1970 : 447).

Tableau 4

**Situation familiale et type de bétail des bergers mbororo
de deux grands ranchs de l'Adamaoua**

	ranch SODEPA du Faro	ranch AMAO de la Vina
bergers célibataires	13	9
bergers mariés, femme absente	0	2
bergers avec femme seule	4	4
bergers avec femme(s) et enfants	4	5
total :	21	20
bergers ayant la garde de vaches laitières	15	7

La rémunération est versée en argent chaque mois, comme pour n'importe quel employé d'entreprise. Au contraire, en élevage traditionnel, l'essentiel du salaire consiste en un taurillon tous les 5 mois, parfois même une génisse. Pour les jeunes Mbororo qui veulent avant tout se constituer un troupeau personnel, le salaire différé et capitalisé en bétail est beaucoup plus motivant. Il leur est difficile d'économiser à partir d'un salaire mensuel en numéraire. Les bergers n'ayant pas la possibilité d'entreprendre des cultures à l'intérieur des ranchs, l'essentiel du salaire est consacré à l'achat de nourriture, surtout du manioc, l'aliment le moins cher. Les Mbororo vivent mal cette situation tout à fait nouvelle de sala-

riés en entreprise d'élevage. Placés en situation précaire, peu de Mbororo employés dans les grands ranchs s'entourent d'une famille (tableau 4).

Les bergers qui vivent seuls sont les plus nombreux. Comme il est interdit de vendre du lait, les femmes ne peuvent pas compléter le salaire des maris par de petits revenus. Les Mbororo n'ont pas la possibilité de reconstituer leur économie familiale à partir du bétail gardé dans les ranchs. Cependant, ils pratiquent, plus que les autres, la traite des vaches laitières pour leur alimentation personnelle. Dans ces ranchs, les Mbororo sont réputés privilégier la garde de troupeaux de vaches laitières. Même des Mbororo célibataires tiennent à s'occuper de vaches pour disposer de lait. *Mi do bira, bee booddum ma!*, « Je fais la traite, et même beaucoup ! », reconnaît un berger au Faro. Au contraire, les autres bergers préfèrent avoir la responsabilité de troupeaux composés uniquement de bœufs, plus faciles à garder. Les motivations sont donc inverses.

Tout en étant tolérée, la traite est mal vue par les responsables des ranchs, parce qu'elle risque de restreindre l'alimentation du veau. J'ai vu un chef de bergers réprimander un Mbororo, accusé de soutirer trop de lait aux vaches. Il a répondu que s'il ne peut plus traire, il donnera tout de suite sa démission... Au ranch de La Pastorale, la traite des vaches est interdite depuis longtemps. Ce qui explique probablement que les Mbororo ne s'y engagent pas.

Le gardiennage du bétail des grands ranchs de l'Adamaoua ne permet pas aux Mbororo d'y transférer leurs compétences. Malgré tout, la pratique régulière de la traite maintient une connaissance des animaux et inversement, ce qui n'est pas le cas d'autres bergers. *Haa do, na'i voo-wataa goddo*, « Ici, les vaches ne sont pas habituées aux gens », reconnaît un berger foubé. C'est un type d'élevage « déshumanisé », à l'opposé de l'élevage traditionnel des Mbororo.

Commerce laitier mbororo et laiterie industrielle de Ngaoundéré : une concurrence

A la fin de la période coloniale, deux laiteries-beurreries à Meiganga (l'une sur capitaux publics, l'autre privée) ont stimulé les ventes de lait par les femmes mbororo. Avec leurs revenus, elles ont élargi leur autonomie économique et même acheté du bétail. A cette époque, *Rewbe laami*, « Les femmes commandaient », avouent des hommes. Puis la faillite de ces deux petites entreprises a limité les ventes de lait aux consommateurs sur les marchés ruraux.

En Adamaoua, la population des villes a beaucoup augmenté au cours des dernières décennies. A dominante musulmane, elle consomme des produits laitiers, lorsqu'ils sont disponibles. Mais les Mbororo se trouvent loin des villes (sauf de Meiganga). Or, le lait, même sous forme de lait caillé, ne se transporte pas facilement. Récemment, cet handicap a été surmonté dans la partie de l'Adamaoua traversée par le chemin de fer

Transcamerounais. Des commerçantes spécialisées, dites d'origine arabe, achètent le lait aux femmes mbororo près des gares, le long de la voie ferrée. Ensuite, elles le font transporter par train jusqu'à la ville.

Ce système fonctionne dans un sens puis dans l'autre, selon les saisons et la localisation du bétail. En saison des pluies, de nombreux Mbororo séjournent aux environs de la gare de Ngaoundal. Les femmes s'y rendent les jours de « marché au lait ». Les acheteuses expédient alors vers Ngaoundéré où elles revendent au détail. A Ngaoundal, les femmes mbororo gagnent 150 francs CFA par litre de lait caillé en 1988.

En saison sèche, des Mbororo partent en transhumance vers le sud, en longeant la voie ferrée. Ils arrivent près d'une autre gare, Mbitom. Comme elles bénéficient encore de beaucoup d'herbe à cette latitude, les vaches ne tarissent pas. C'est une situation très favorable qui permet aux femmes mbororo de gagner 500 francs CFA par litre de lait caillé. Les acheteuses expédient dans l'autre direction, vers Yaoundé, où le lait est un produit de luxe (figure 2).

C'est une utilisation astucieuse d'un moyen de transport moderne pour atteindre deux grands marchés de consommation. Cette initiative pourrait être améliorée par de meilleurs réceptacles pour stocker le lait dans le train. Les commerçantes s'y heurtent toujours à la mauvaise humeur des contrôleurs qui n'apprécient pas un produit fragile à transporter. D'un autre côté, les acheteuses de lait jouent un rôle décisif auprès des femmes mbororo à qui elles assurent des débouchés réguliers. Dans certaines régions du Nigeria, les femmes des Peuls sédentaires semblent plus engagées que celles des Foulbé de l'Adamaoua dans le commerce de produits laitiers. Elles entrent alors en compétition avec les femmes mbororo ; mais des femmes peules sont acheteuses de lait aux femmes mbororo puis revendeuses de produits laitiers aux populations locales (Waters-Bayer, 1993).

Au lieu de moderniser un commerce endogène et entièrement féminin, les responsables camerounais ont décidé de construire une laiterie industrielle à Ngaoundéré, grâce à la coopération canadienne (AG Systems, 1986). Cette laiterie achète du lait aux Foulbé des environs qui, contrairement aux Mbororo, n'ont pas l'habitude d'en vendre ! Comme il est prévu que ces achats ne suffiront pas, un élevage intensif en stabulation doit compenser les défaillances des éleveurs locaux, grâce à l'importation de vaches Holstein. Cette décision ignore les initiatives locales et spontanées de femmes. La laiterie de Ngaoundéré risque de ruiner le commerce laitier le long du Transcamerounais. A moins qu'elle ne fasse faillite, comme les précédentes à Meiganga, et qu'après un effacement, les vendeuses proposent à nouveau du lait mbororo. A propos du Nigeria, Ann Waters-Bayer (1993) a dressé un inventaire des inconvénients d'une modernisation du secteur laitier par des laiteries industrielles. L'auteur préconise, au contraire, un appui à des micro-entreprises féminines de transformation et de commercialisation des produits laitiers.

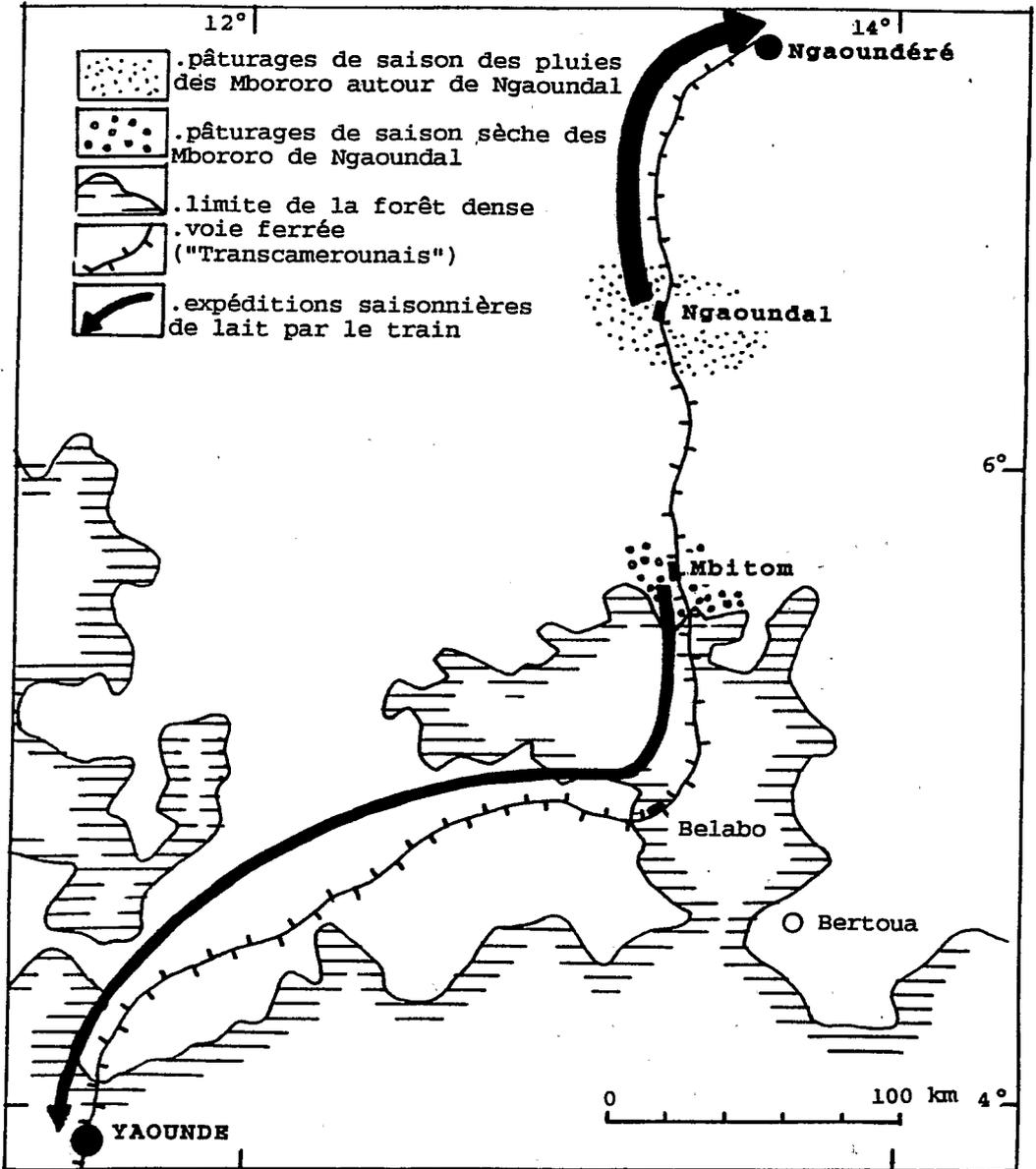


Figure 2

Alternance saisonnière des expéditions de lait par le Transcamerounais

Les médicaments vétérinaires (lekki dokta na'i)

Pendant longtemps, le développement de l'élevage en Adamaoua s'est limité aux traitements vétérinaires. C'est une règle assez générale en Afrique tropicale et qui se justifiait particulièrement dans le contexte de l'Adamaoua, où l'élevage est menacé par des mouches tsé-tsé. Le personnel du service d'élevage assurait les traitements du bétail, gratuitement et de façon assez systématique contre la trypanosomiase bovine. En contrepartie, les éleveurs versaient chaque année une taxe sur le bétail, couvrant une petite partie des dépenses de vaccinations et d'injections. En théorie, les éleveurs, estimés incompetents, n'avaient pas le droit de traiter leurs animaux. Ils bénéficiaient d'un service public mais en étant complètement assistés. La vente de médicaments vétérinaires était interdite. En fait, elle se pratiquait déjà et des éleveurs effectuaient des piqûres sur leurs animaux, mais en cachette.

Depuis quelques années, une politique de privatisation des soins vétérinaires entre progressivement en application. Elle s'est concrétisée par la fin des soins gratuits et la libéralisation du commerce des produits vétérinaires. Il existe des pharmacies dans les postes d'élevage mais elles restent presque toujours dépourvues de médicaments. Au contraire, des commerçants en proposent sur les marchés et les Mbororo en achètent volontiers. Ils disent que c'est plus facile qu'au service d'élevage parce les commerçants les débitent par petites quantités. Avec l'aide des infirmiers vétérinaires ou simplement par eux-mêmes, beaucoup de Mbororo ont appris à identifier les produits et à les employer, surtout les trypanocides (Bérénil et Trypanidium).

A l'inverse, les Mbororo de l'Adamaoua négligent de plus en plus les recettes de pharmacopée. Ils disent que ce n'est plus efficace « contre les maladies d'aujourd'hui ». Lorsque les jeunes partent en transhumance, les anciens leur confient des seringues et des trypanocides ou de la pénicilline. *Nafi masin*, « C'est très utile ». Bien qu'ils se plaignent du prix élevé des médicaments, des Mbororo sont prêts à dépenser des sommes importantes pour s'en procurer : de 10 000 à 50 000 francs CFA par saison sèche. En secteurs à peine salubres, les Mbororo ne restent plus sans produits trypanocides. *A sendirtaa bee ool*, « Tu ne te sépares pas de Bérénil ».

Le service d'élevage assure encore des vaccinations (payantes) contre les grandes maladies contagieuses, surtout la peste bovine. Pour les autres maladies, les Mbororo sont en train d'acquérir, plus ou moins vite et facilement, de nouvelles compétences d'éleveurs modernés. Cela démontre qu'ils ne restent pas toujours attachés à des savoirs traditionnels, dès lors que des nouvelles techniques fournissent la preuve de leur efficacité. L'adoption des produits vétérinaires par les Mbororo n'est souvent freinée que par des handicaps en termes de disponibilité, de prix et de qualité douteuse, à la suite des manipulations effectuées par des revendeurs.

Conclusion : promotion des savoirs pastoraux ou démission des Mbororo ?

Les nouvelles conceptions du développement rural en Afrique attribuent un rôle de plus en plus grand aux acteurs locaux. Elles concernent surtout les cultivateurs mais aussi les éleveurs. Dans cette optique, il n'est pas neutre de dresser un état des compétences des Mbororo, en tant que producteurs dans l'élevage. C'est à partir de ces savoir-faire qu'ils pourraient prendre le relais des techniciens et fonctionnaires du service d'élevage.

Quelles sont les chances de réussite de transferts techniques auprès des Mbororo de l'Adamaoua ? Sur le plan des soins sanitaires au bétail, ils compensent le mieux qu'ils peuvent le retrait déjà effectif des services vétérinaires. A l'inverse, en matière d'aménagement et d'amélioration des pâturages, il est difficile de compter sur un engagement de leur part. Les Mbororo ont conscience de dégradations des pâturages mais ils s'estiment incapables de les contrecarrer.

Sur un troisième point, il est regrettable que le développement de la « filière lait » en Adamaoua tienne si peu compte d'initiatives locales, même si elles portent sur de faibles quantités. Il serait souhaitable que la laiterie de Ngaoundéré absorbe la production des Mbororo mais elle en est trop éloignée. Le lait conditionné à Ngaoundéré satisfait une partie de la demande urbaine et concurrence les efforts des femmes pour y trouver des débouchés. De façon paradoxale, une décision de développement va à l'encontre des intérêts de petits producteurs.

Les savoirs des Mbororo de l'Adamaoua sont adaptés aux savanes humides. Ce ne sont pas exactement les mêmes que ceux des pasteurs sahéliens. Il ne suffirait donc pas de dresser un répertoire de savoirs pastoraux pour élaborer une politique de développement de l'élevage applicable un peu partout.

Les savoirs des Mbororo de l'Adamaoua ne constituent pas exactement un « système », avec ce que cette notion implique comme idée d'ensemble immuable. Au contraire, ils évoluent. Finalement, ils ne relèvent guère d'un domaine « traditionnel », réalité ancienne qui se prolongerait dans le présent. Très peu de sociétés rurales, même parmi les pasteurs, restent attachés uniquement à des savoirs anciens.

Au-delà des enjeux autour de l'élevage, beaucoup de jeunes Mbororo sont tentés par d'autres activités, jugées plus fructueuses : commerces ou transports, qui impliquent une installation en ville. Cela dénote une démission ou même un refus du pastoralisme. En fait, les réussites de Mbororo sont fort rares dans ces reconversions. Quant aux échecs, ils s'avèrent désastreux lorsque la vente du cheptel a servi pour financer l'achat d'un véhicule ou de marchandises. Constat reconnu par un Mbororo qui a cru

faire fortune dans le commerce. *God do vi'i wada filu : nafataa, ngam andal walaa*, « Quelqu'un (un Mbororo) dit qu'il va faire du commerce : ça ne réussira pas, parce qu'il ne sait pas s'y prendre ». Après des déconvenues, des Mbororo en viennent à redécouvrir leur spécificité : *durugo na'i do, kuugal ko min andi*, « S'occuper de ces vaches, c'est le travail que nous savons faire ». *Andal*, le savoir, ce thème revient constamment chez les Mbororo comme explication de comportements, de décisions, de réussites ou d'échecs. Même dans le monde ouvert d'aujourd'hui, les Mbororo continuent à penser que tout le monde ne peut pas faire n'importe quoi.

Références

- AG Systems International Consultants (1986), *Programme de développement d'une industrie laitière au Cameroun*, vol. 1 : *Rapport technique*. AG Systems International Consultants.
- BONFIGLIOLI A.M. (1988), *Dudal : histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de Wodaabe du Niger*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- BOUTRAIS J. (1978), *Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun)*, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents ORSTOM, 88.
- BOUTRAIS J. (1983), *L'élevage soudanien ; des parcours de savanes aux ranchs (Cameroun-Nigeria)*, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents ORSTOM, 160.
- DOGNIN R. (1981), « L'installation des Djafoun dans l'Adamaoua camerounais », in *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Paris, Éditions du CNRS, vol. 1, pp. 139-148.
- DOUFFISSA A. (1993), *L'élevage bovin dans le Mbéré (Adamaoua camerounais)*, Paris, ORSTOM, Études et thèses ORSTOM.
- DUPIRE M. (1996), *Peuls nomades ; étude descriptive des Wodaabe du Sahel nigérien*, Paris, Karthala (1^{re} éd., 1952, Institut d'ethnologie).
- DUPIRE M. (1970), *Organisation sociale des Peul ; étude d'ethnologie comparée*, Paris, Plon.
- STENNING D.J. (1959), *Savannah Nomads : A Study of the Wodaabe Pastoral Fulani of Western Bornu Province, Northern Region, Nigeria*, Londres, IAI/Oxford University Press.
- WATERS-BAYER A. (1993), « Les laitières Fulani au Nigeria : le savoir féminin au service du développement », *Bulletin du réseau transformation des produits agricoles et alimentaires*, n° 8, pp. 12-15.